

PARFUMS DE FEMMES

POUR HOMMES À FEMMES :

POÉTIQUE DE L'ODORAT

DANS QUELQUES CONTES DE MAUPASSANT¹

On a longtemps réduit Maupassant à un œil, enregistrant les paysages et les images, la lumière, les couleurs et les contrastes, pour les reproduire dans des descriptions plus vraies que nature. Mais celui qui se définissait comme un « regardeur »² fut aussi un nez, un homme particulièrement sensible aux odeurs, très présentes dans son œuvre. Odeurs dysphoriques du bal de la Grenouillère³, effluves pestilentiels des corps malades et des cadavres comme dans *Le Lit 29* où la prostituée Irma, atteinte de syphilis, se décompose sur son lit d'hôpital et écœure son amant venu lui rendre visite. À l'inverse, parfums agréables, essentiels dans la relation de séduction entre l'homme et la femme, et semblables à l'amour, entêtants et volatiles. C'est sur ces dernières senteurs que nous nous arrêterons. Les personnages masculins, souvent narrateurs des récits courts, ont hérité de l'hyperesthésie de leur créateur et sont sensibles aux senteurs des femmes, à certaines fragrances qui exacerbent le désir et excitent les sens. Tandis que les odeurs trompeuses piègent parfois les héros, les conduisant dans un monde irréel et illusoire, la prose maupassantienne s'enrichit de réminiscences baudelairiennes et devient poétique. Nous nous proposons d'analyser ce jeu sur la création littéraire à travers cinq nouvelles : *La Fenêtre*, *Sauvée*, *Les Sœurs Rondoli*, *Allouma* et *Yvette*, et cette genèse de l'écriture poétique maupassantienne de l'odorat.

On n'attrape pas les hommes avec du vinaigre

Le parfum, arme de séduction, n'a pas échappé aux personnages féminins des contes maupassantiens. Les héroïnes savent qu'on n'attrape pas les hommes avec du vinaigre et que certaines odeurs déclenchent le désir. Les professionnelles de l'amour usent et abusent de cet artifice au même titre que la poudre et le fard. Chez la pseudo-marquise Obardi, « on sent l'amour »⁴, comme si la demi-mondaine aux parfums capiteux portait sur elle la marque olfactive, l'essence concentrée du sexe et de la vénalité. Les viveurs Servigny et Saval ne s'y trompent pas. Au bois, les courtisanes en landaus, préfigurations de l'Odette de Crécy proustienne, charment moins par leurs tenues vaporeuses, qui les assimilent à des femmes-fleurs, que par les parfums pleins de promesses qu'elles laissent dans leur sillage.

¹ Cet article est la version remaniée d'une communication faite en décembre 2003 lors du colloque international *Parfums de littérature ou l'odeur des mots*, organisé par Thanh-Vân Ton-That et l'Équipe de recherche « Littérature et Histoire » de l'Université d'Orléans.

² En novembre 1891, Maupassant écrit à M^{lle} Bogdanoff : « Je suis un regardeur », lettre n° 736, dans *Correspondance*, éd. Jacques Suffel, Évreux, Le Cercle du Bibliophile, 1973, t. III, p. 256.

³ « Et tout cela exhalait une odeur de sueur et de poudre de riz, des émanations de parfumerie et d'aisselle », *Yvette*, dans *Contes et Nouvelles [CN]*, éd. Louis Forestier, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1991, t. II, p. 265.

⁴ *Ibid.*, p. 248-249.

Les fiacres, les landaus lourds, les huit-ressorts solennels se dépassaient tour à tour, distancés soudain par une victoria rapide, attelée d'un seul trotteur, emportant avec une vitesse folle, à travers tous les mondes, toutes les classes, toutes les hiérarchies, une femme jeune, indolente, dont la toilette claire et hardie jetait aux voitures qu'elle frôlait un étrange parfum de fleur inconnue.⁵

Si Olivier Bertin et Georges Duroy apprécient les effluves qui invitent à l'amour, les personnages maupassantiens sont plutôt attirés par des odeurs simples et naturelles, qu'on ne trouve pas dans les salons parisiens sophistiqués.

Deux contes sont construits autour de la verveine⁶, fragrance essentielle à la chute du récit. Dans *La Fenêtre*, M. de Brives, séducteur invétéré, est particulièrement sensible à la beauté et aux senteurs des femmes. Mis à l'épreuve par M^{me} de Jadelles, une jeune veuve qui l'a accueilli sous son toit pour mieux l'étudier, le héros trompe son attente avec la petite bonne, Césarine. Contrairement à la fille du maître parfumeur balzacien, Birotteau – le prénom est sans doute un clin d'œil de Maupassant –, la jeune domestique ne connaît rien aux artifices de la ville, ni aux raffinements de l'érotisme. Le prétendant de M^{me} de Jadelles servira donc de Pygmalion à sa maîtresse du moment : « Il lui manquait peut-être certaines délicatesses de soins qu'aurait méprisées Henri IV. Je les lui révélai bien vite, et comme j'adore les parfums, je lui fis cadeau, le soir même, d'un flacon de lavande ambrée. »⁷ Le mâle maupassantien ne peut voir une femme de basse condition, domestique ou ouvrière, sans songer à en faire une fille. Ainsi, M. de Brives imagine-t-il la femme de chambre en cocotte des boulevards : « Elle devint une maîtresse exquise, naturellement spirituelle, et rouée à plaisir. C'eût été, à Paris, une courtisane de grand mérite. »⁸ L'amant marque sa propriété d'une senteur fraîche, naturelle, relevée d'ambre, détail qui peut sembler insignifiant mais qui aura une grande importance à l'issue du conte.

En effet, apercevant par la fenêtre la partie charnue d'une femme qu'il prend aussitôt pour Césarine, M. de Brives embrasse les rondeurs ainsi offertes : « Je fus surpris. Cela sentait la verveine ! Mais je n'eus pas le temps d'y réfléchir. Je reçus un grand coup, ou plutôt une poussée dans la figure qui faillit me briser le nez. »⁹ La vue ayant été abusée, paradoxalement c'est l'odorat, sens le moins développé chez l'homme, qui détrompe trop tard le malheureux amoureux éconduit. D'ailleurs, la femme se venge en blessant ce nez qui a renifflé ce qu'il ne fallait pas. La chute du conte, coquine, mélange les sens puisque le parfum de verveine a provoqué la nostalgie du prétendant : « Depuis ce moment, voyez-vous, j'ai dans... dans le cœur un goût de verveine qui me donne un désir immodéré de sentir encore ce bouquet-là. »¹⁰ Le goût, le toucher, la vue et l'odorat sont d'autant plus liés dans le souvenir indélébile de ce geste déplacé et inconvenant que la verveine promettait une rencontre sensuelle.

L'essence de verveine est également au centre du conte *Sauvée*, où elle remplit à merveille son rôle d'aphrodisiaque. Cette fois, elle vient parfaire le plan machiavélique d'une femme trompée, la petite marquise de Rennedon, qui souhaite obtenir le divorce. Grâce au parfum de Clarisse, ancienne maîtresse de son mari, Annette tient le flagrant délit d'adultère. La marquise va tendre un piège à l'époux infidèle en mettant à sa disposition, à domicile, la copie conforme de Clarisse. S'étant procuré des renseignements sur sa rivale,

⁵ *Fort comme la mort* (1887), dans *Romans [R]*, éd. établie par Louis Forestier, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade ; 339, 1991, p. 886.

⁶ Dans *Notre cœur* (1890), André Mariolle apprécie également la verveine, arôme qu'il associe à la nature : « On sentait pourtant que cette petite maison venait d'être habitée. Une douce odeur de verveine y flottait encore. Mariolle pensa : « Tiens, de la verveine, parfum simple. La femme d'avant moi ne devait pas être une compliquée... Heureux homme ! » », dans *R*, p. 1148-1149.

⁷ *La Fenêtre* (1883), dans *CN*, t. I, p. 900.

⁸ *Ibidem*.

⁹ *Ibid.*, p. 901.

¹⁰ *Ibidem*.

l'épouse rouée se rend dans une boutique spéciale, où elle passe commande d'une domestique peu farouche qui jouera les tentatrices. Pour que le clone soit parfait, le pourvoyeur se doit d'ajouter une dernière touche à la préparation demandée : le parfum.

Et quel parfum ?

Je ne comprenais pas ; je répétais : « Comment, quel parfum ? »

Il sourit : « Oui, Madame, le parfum est essentiel pour séduire un homme ; car cela lui donne des ressouvenirs inconscients qui le disposent à l'action ; le parfum établit des confusions obscures dans son esprit, le trouble et l'énerve en lui rappelant ses plaisirs. »¹¹

C'est bien sûr la verveine, véritable supplice de Tantale olfactif, qui doit provoquer chez M. de Renne-don un désir de « revenez-y » et faire naître chez lui la concupiscence. La fille louée pour la circonstance s'appelle Rose, experte en séduction, et aguiche aussitôt son patron.

Mais je demanderai à Madame si elle s'est informée du parfum.

– Oui, ma bonne Rose, – la verveine.

– Tant mieux, Madame, j'aime beaucoup cette odeur-là ! [...]

Une heure plus tard mon mari rentrait. Rose ne leva même pas les yeux sur lui, mais il leva les yeux sur elle, lui. Elle sentait déjà la verveine à plein nez.¹²

Victime du mirage des sens, le marquis de Renne-don cède à son instinct. On peut parler ici d'illusion de l'odorat sur le modèle de l'illusion d'optique. Le divorce est prononcé aux torts de l'époux volage, abusé par ses perceptions et par Rose, une jolie fleur que sa maîtresse recommande à une amie comme on pourrait le faire d'un parfum : « Quant à Rose, parfaite ! absolument parfaite. [...] C'est une fille précieuse... Si tu en as jamais besoin, n'oublie pas ! »¹³ La verveine est ici un élixir d'amour parodique, destiné à faciliter la rupture, non le mariage.

Les odeurs de verveine amènent des situations cocasses et une écriture légère, théâtrale, en harmonie avec des contes grivois. Elles introduisent également un jeu sur les apparences et les relations hommes/femmes. Moins qu'une femme, est recherchée une réminiscence olfactive qui grise et mène au rêve, au dépaysement, à l'Ailleurs.

Du mélange des sens : la femme paysage

Les personnages masculins, toujours le nez au vent, flairent les jupons en quête d'aventures. La grisaille parisienne et la monotonie de la vie citadine endorment quelque peu leurs sens qui s'émeussent au contact des mêmes créatures tarifées sentant le patchouli ou l'odeur rance des meublés. Le meilleur remède pour réveiller l'odorat, clé de la sensualité, est le voyage. Il offre une disponibilité inégalée et agit sur le touriste, mieux que des sels sur une belle évanouie. La nouvelle *Les Sœurs Rondoli* offre un concentré littéraire du mécanisme olfactif et érotique propre aux hommes chez Maupassant. Le récit, qui relate la liaison fugace d'un riche Français avec une belle Italienne, aurait pu être résumé par l'écrivain qui a habitué son lecteur à plus de concision. Il ne nous épargne aucun détail précédant la rencontre : la répugnance de Pavilly à prendre le train, les préparatifs des deux amis, les paysages, les étapes... car l'itinéraire du héros constitue un apprentissage de l'odorat, un temps de maturation nécessaire, passage obligé qui invite à l'amour.

¹¹ *Sauvée*, dans *CN*, t. II, p. 653.

¹² *Ibid.*, p. 654.

¹³ *Ibid.*, p. 656.

La nouvelle débute au printemps, sous le signe de la reverdie : « [...] le désir me vint de voir Venise, Florence, Rome et Naples. Ce goût me prit vers le 15 juin, alors que la sève violente du printemps vous met au cœur des ardeurs de voyage et d'amour. »¹⁴ Le narrateur insiste ensuite sur les odeurs désagréables de charbon – « ce parfum de charbon »¹⁵ – et d'ail présentes dans les wagons. Peu à peu, au fil des pages et au cours de ce périple ferroviaire qui emporte les deux personnages et le lecteur vers l'Italie, les notations olfactives deviennent plus intenses. Chaque ville traversée préfigure les senteurs de la destination, l'Italie, terre de l'amour dans l'imaginaire collectif. Le paysage et la nature féminisés et sexualisés préparent le voyageur à l'attrait d'une rencontre féminine. A Paris, l'atmosphère était emplie des odeurs de ses habitantes. Selon Paul Pavilly, « le monde, la vie, c'est la femme. [...] L'existence [...] apparaît poétisée, illuminée par la présence des femmes. La terre n'est habitable que parce qu'elles y sont ; le soleil est brillant et chaud parce qu'il les éclaire. L'air est doux à respirer parce qu'il glisse sur leur peau et fait voltiger les courts cheveux de leurs tempes. »¹⁶ En voyage et à l'étranger, c'est la femme qui se gorge, comme une éponge, des odeurs de la terre. Francesca ne choisira pas Paul, l'homme à femmes, mais son ami, Pierre Jouvenet, le narrateur, séduit par les femmes qui exhalent les senteurs de leur sol natal.

L'arrêt dans le Midi s'accompagne d'une admirable notation sensorielle : « Et bientôt le cri continu des cigales entrant par la portière, ce cri qui semble la voix de la terre chaude, le chant de la Provence, nous jeta dans la figure, dans la poitrine, dans l'âme la gaie sensation du Midi, la saveur du sol brûlé, de la patrie pierreuse et claire de l'olivier trapu au feuillage vert de gris. »¹⁷ La prose devient poétique comme l'indiquent les allitérations et cette évocation annonce l'apparition de la belle Italienne, le stéréotype physique de la brune Méditerranéenne : « C'était une jeune femme, toute jeune et jolie, une fille du Midi assurément. Elle avait des yeux superbes, d'admirables cheveux noirs, ondulés, un peu crépelés, tellement touffus, vigoureux et longs, qu'ils semblaient lourds, qu'ils donnaient rien qu'à les voir la sensation de leur poids sur la tête. »¹⁸ La description insiste sur la chevelure, coffret de senteurs, mais aucun parfum n'est indiqué. Le narrateur dira simplement à son compagnon qu'« elle sent le théâtre »¹⁹. Sa présence va exciter Paul et réveiller l'odorat de Pierre, la Nature exhalant davantage de parfums. Quand Francesca épluche une orange, toute l'atmosphère s'emplit de cette odeur suave.

On passa Fréjus, Saint-Raphaël. Le train courait dans ce jardin, dans ce paradis des roses, dans ce bois d'orangers et de citronniers épanouis qui portent en même temps leurs bouquets blancs et leurs fruits d'or, dans ce royaume des parfums, dans cette patrie des fleurs, sur ce rivage admirable qui va de Marseille à Gênes. [...]

Et leur souffle puissant, leur souffle continu épaissit l'air, le rend savoureux et alanguissant. Et la senteur plus pénétrante encore des orangers ouverts semble sucrer ce qu'on respire, en faire une friandise pour l'odorat.²⁰

Paul se fait œil, tandis que le flair de Pierre est affûté : « Mais Paul ne voyait rien, ne regardait rien, ne sentait rien. La voyageuse avait pris toute son attention. »²¹

La lucidité dont fait preuve Jouvenet dès l'arrivée de Francesca – il avait senti qu'elle était une fille – s'estompé à mesure que le paysage l'enivre, agit sur lui comme une drogue annihilant toute volonté.

¹⁴ *Les Sœurs Rondoli*, dans *CN*, t. II, p. 133.

¹⁵ *Ibidem*.

¹⁶ *Ibid.*, p. 135.

¹⁷ *Ibid.*, p. 137.

¹⁸ *Ibidem*.

¹⁹ *Ibid.*, p. 139.

²⁰ *Ibid.*, p. 139-140.

²¹ *Ibid.*, p. 140.

Le parfum des orangers devenait plus pénétrant ; on le respirait avec ivresse, en élargissant les poumons pour le boire profondément. Quelque chose de doux, de délicieux, de divin semblait flotter dans l'air embaumé.²²

On remarquera les synesthésies baudelairiennes, les cinq sens se répondant dans un langage imagé. Envoûté non par le parfum de l'Italienne, inodore, mais excité par ceux du pays auquel elle appartient, le touriste a envie d'aimer.

Mais je commençais justement à trouver l'Italienne beaucoup mieux que je ne l'avais jugée d'abord, et je tenais, oui, je tenais à l'emmener maintenant. J'étais même ravi de cette pensée, et je sentais déjà ces petits frissons d'attente que la perspective d'une nuit d'amour vous fait passer dans les veines.²³

Arrivé à l'hôtel, le Pygmalion de l'odorat prépare un assortiment de parfums dont s'asperge l'héroïne.

Je débouchai un flacon d'eau de Cologne, un flacon d'eau de lavande ambrée, un petit flacon de new mownhay, pour lui laisser le choix. J'ouvris ma boîte à poudre de riz où baignait la houppe légère. Je plaçai une de mes serviettes fines à cheval sur le pot à eau et je posai un savon vierge auprès de la cuvette.²⁴

Ces parfums entêtants, rappels des amours parisiennes, indisposent le voyageur.

Une suffocante odeur de parfumerie me saisit, cette odeur violente, épaisse, des boutiques de coiffeur. [...] Le savon intact et sec demeurait auprès de la cuvette vide ; mais on eût dit que la jeune femme avait bu la moitié des flacons d'essence. L'eau de Cologne cependant avait été ménagée ; il ne manquait environ qu'un tiers de la bouteille ; elle avait fait, par compensation, une surprenante consommation d'eau de lavande ambrée et de new mownhay. [...]

Quand elle se leva, elle répandit une odeur si violente que j'eus une sensation de migraine.²⁵

Resté trois semaines avec Francesca, Jouvenet retourne à Paris sans parvenir à oublier les senteurs de l'Italie qu'il projetera sur sa sœur cadette Carlotta Rondoli. Le voyage en Italie fut le voyage des sens.

Connaissez-vous cette obsession d'une femme, longtemps après, quand on retourne aux lieux où on l'a aimée et possédée ?

C'est là une des sensations les plus violentes et les plus pénibles que je connaisse. Il semble qu'on va la voir entrer, sourire, ouvrir les bras. Son image, fuyante et précise, est devant vous, passe, revient et disparaît. Elle vous torture comme un cauchemar, vous tient, vous emplit le cœur, vous émeut les sens par sa présence irréelle. L'œil l'aperçoit ; l'odeur de son parfum vous poursuit ; on a sur les lèvres le goût de ses baisers, et la caresse de sa chair sur la peau.²⁶

Comme celui de Francesca, le corps d'Allouma devient le reflet olfactif du paysage, du sol dont elle est imprégnée. Ainsi la jeune Arabe représente l'exotisme, l'Ailleurs. Véritable femme-animal, en perpétuel mouvement, sauvage et indomptable, Allouma exhale un étrange parfum.

²² *Ibid.*, p. 144.

²³ *Ibid.*, p. 146.

²⁴ *Ibid.*, p. 148.

²⁵ *Ibid.*, p. 148-149.

²⁶ *Ibid.*, p. 157.

Elle était nerveuse, souple et saine comme une bête, avec des airs, des mouvements, des grâces et une sorte d'odeur de gazelle, qui me firent trouver à ses baisers une rare saveur inconnue, étrangère à mes sens comme un goût de ce fruit des tropiques.²⁷

Odeur véritable, fantôme de l'homme blanc ou imagination de l'amoureux des senteurs bizarres ? Les peaux jeunes se prêtent aux transferts olfactifs du mâle, empli de préjugés sur une nation ou un paysage. Il croit sentir sur sa future partenaire les effluves du lieu. Déjà Servigny confondait Yvette avec les paysages odoriférants qui l'entouraient.

Elle sentait bon, sans qu'il pût déterminer quelle odeur vague et légère voltigeait autour d'elle. Ce n'était pas un des lourds parfums de sa mère, mais un souffle discret où il croyait saisir un soupçon de poudre d'iris, peut-être aussi un peu de verveine.

D'où venait cette senteur insaisissable ? de la robe, des cheveux ou de la peau ? Il se demandait cela, et, comme elle lui parlait de très près, il recevait en plein visage son haleine fraîche qui lui semblait aussi délicieuse à respirer. Alors il pensa que ce fuyant parfum qu'il cherchait à reconnaître n'existait peut-être qu'évoqué par ses yeux charmés et n'était qu'une sorte d'émanation trompeuse de cette grâce jeune et séduisante.²⁸

L'illusion olfactive se traduit par des modalisateurs. L'odeur suave, projection des désirs de Servigny, est un leurre, le fruit de son imagination. L'impression ressentie à l'approche d'Yvette et de sa mère se résume d'ailleurs à la même phrase : « Elle sentait bon »²⁹, alors que la peau jeune d'Yvette dégage un parfum subtil. L'homme plein de désir croit sentir des odeurs qui correspondent au physique des femmes : la blonde Yvette, « aux parfums frais comme des chairs d'enfants », sur le point de devenir courtisane ; sa mère, brune sensuelle, au parfum exotique, à l'« odeur forte, grisante, quelque parfum d'Amérique ou des Indes ».³⁰ L'âme du héros voyage sur un parfum.

Du plaisir des sens au plaisir du texte : genèse de la poétique de l'odorat maupassantien

Quelle est l'origine de cet intérêt pour l'odorat chez Maupassant ? Les influences littéraires permettent de mieux cerner sa poétique. La correspondance de l'auteur, malheureusement lacunaire, et les premiers écrits versifiés, constituent en cela une précieuse genèse de ses œuvres en prose. Ses lectures et ses voyages ont formé un capital de fragrances et d'images olfactives, parfois stéréotypées, qu'il vaporise dans ses écrits.

Lettres et chroniques de Maupassant offrent la clé de sa poétique. Cet auteur sensuel fut également un lecteur qui a été transporté par certaines œuvres et odeurs artificielles. Dans une lettre à Émile Zola, il explique son admiration pour *La Faute de l'abbé Mouret*.

[...] j'ai éprouvé d'un bout à l'autre de ce livre une singulière sensation ; en même temps que je voyais ce que vous décrivez, je le respirais ; il se dégage de chaque page comme une odeur forte et continue ; vous nous faites tellement sentir la terre, les arbres, les fermentations et les germes, vous nous plongez dans un tel débordement de reproduction que cela finit par monter à la tête, et j'avoue qu'en terminant, après avoir aspiré coup sur coup et « les arômes puissants de dormeuse en sueur... de cette campagne de passion séchée, pâmée au soleil dans un vautrement de femme ardente et stérile » et l'Ève du Paradou qui était « comme un grand bouquet d'une odeur forte » et les senteurs du parc « Solitude nuptiale

²⁷ *Allouma* (1889), CN, t. II, p. 1102.

²⁸ *Yvette*, CN, t. II, p. 261.

²⁹ *Ibid.*, p. 242 et 261.

³⁰ *Ibid.*, p. 242.

toute peuplée d'êtres embrassés » et jusqu'au *Magnifique* frère Archangias « puant lui-même l'odeur d'un bouc qui ne serait jamais satisfait », je me suis aperçu que votre livre m'avait absolument grisé et, de plus, fortement excité ³¹

Il fut particulièrement frappé par les impressions et les puissantes évocations d'odeurs, en un mot, par la sensualité du roman³². Albine³³, fille de la Nature, ondoyée, baptisée par les essences des fleurs, préfigure la Vénus rustique d'un poème de jeunesse, beauté naturelle qui s'inscrit dans le paysage.

Dans ses vers, Maupassant évoque la figure de la « Vénus rustique », sorte de paysanne entre la fille de ferme et la Vénus callipyge qui apparaît également dans ses récits de voyage. L'expression oxymorique « Vénus rustique » forgée par l'auteur sert à représenter l'amante idéale, naturelle, presque animale, en harmonie avec la nature. Le physique de la « Vénus rustique » est celui d'une Beauté brute, sans artifice, un subtil mélange entre la fille de ferme et la courtisane. Il correspond au type de la beauté normande. Trouvée enfant sur la plage, presque née des flots comme Aphrodite, la Vénus rustique devient une séductrice dont l'atout majeur est l'odeur qu'elle dégage.

Elle grandit, toujours plus belle, et sa beauté
Avait l'odeur d'un fruit en sa maturité.³⁴

Dans cette longue suite d'alexandrins composée en 1878, l'héroïne est comparée à un végétal, à une plante poussant en liberté dans la nature et recelant des parfums semblables.

[...] La fleur de ses lourds cheveux blonds
Se confondit, au pied de la côte embaumée,
Comme un bouquet plus pâle, avec les fleurs d'ajoncs.³⁵

Maupassant reprend à Zola les métaphores du végétal et de la femme en harmonie avec la nature. Mêmes figures de style, mêmes notations olfactives.

Les hommes se dressaient en la voyant de loin,
Frissonnant comme on fait quand un désir vous frôle,
Et semblaient aspirer avec des souffles forts
La troublante senteur qui venait de son corps,
Le grand parfum d'amour de cette fleur humaine !³⁶

La Vénus rustique inspire l'amour et le désir car elle est surtout un corps. Elle se réduit à des émotions, à des parfums, à des instincts. Elle est faite pour l'amour physique qu'elle accepte comme une chose naturelle et auquel elle se livre sans fausse honte, n'échangeant pas une parole avec son partenaire.

³¹ Lettre n° 41 à Émile Zola d'avril 1875, *Correspondance*, éd. citée, t. I, p. 78. Sur la réception de Zola par Maupassant, lire mon article « Maupassant, lecteur de Zola », *Les Cahiers Naturalistes*, n° 77, 2003, p. 117-137.

³² *Le Ventre de Paris* et sa symphonie des fromages, que Maupassant évoque dans une chronique, n'étaient pas en rapport direct avec la séduction et la sensualité. Ils l'ont donc moins intéressé.

³³ On retrouvera les traits d'Albine, « cette enfant blonde, à la face longue, ardente de vie [...], la fille mystérieuse et troublante de cette forêt entrevue dans une nappe de soleil », *La Faute de l'abbé Mouret*, Genève, Famot, 1979, t. I, p. 69, dans le type de la Vénus rustique.

³⁴ « Vénus rustique », *Des Vers et autres poèmes*, Mont-Saint-Aignan, Publications de l'Université de Rouen n° 309, 2001, p. 101.

³⁵ *Ibid.*, p. 109.

³⁶ *Ibid.*, p. 103. « Albine riait sur le seuil du vestibule [...] la tête renversée, la gorge toute gonflée de gaieté, heureuse de ses fleurs, des fleurs sauvages tressées dans ses cheveux blonds, nouées à son cou, à son corsage, à ses bras minces, nus et dorés. Elle était comme un grand bouquet d'une odeur forte », *La Faute de l'abbé Mouret*, éd. citée, t. I, p. 69.

Cette fusion de la femme avec la Nature odoriférante est également présente dans le poème « Au bord de l'eau », où la jeune lavandière aux formes généreuses, embaume les senteurs aromatiques.

Ses mains fraîches sentaient une odeur de lavande
Et de thym, dont son linge était tout embaumé.
Sous ma bouche ses seins avaient un goût d'amande
Comme un laurier sauvage ou le lait parfumé
Qu'on boit dans la montagne aux mamelles des chèvres.³⁷

L'étreinte avec la lavandière peu farouche se passe elle aussi en pleine nature, au milieu des animaux. La jeune femme porte en elle l'empreinte et l'odeur de la nature. Toute l'œuvre en prose sera parcourue par ces réminiscences baudelairiennes et zoliennes, senteurs liées à l'érotisme, particulièrement représentées dans le type féminin de la Vénus rustique. Maupassant y déclinera les images et les odeurs érotiques des poésies de jeunesse. Comment ne pas voir dans Césarine, le petite bonne de M^{me} de Jadelles, séduite par M. de Brives dans *La Fenêtre*, un avatar de la femme naturelle, femme fleur, à façonner et à parfumer. Femme fleur, femme chevelure pour hommes.

Lors de son séjour en Orient, Maupassant s'attend à retrouver des senteurs issues des *Mille et Une Nuits*, comme il l'écrit d'Alger à Geneviève Straus en novembre 1888.

Les nuits surtout sont délicieuses. L'air caresse, enveloppe, exalte. Je ne sais rien de plus doux que de sentir passer sur les joues de ces petits souffles un peu chauds, un peu frais, pleins d'odeurs légères, un peu irritantes et douces. Quand je vais dans la ville arabe, dans ce féerique labyrinthe de maisons des Mille et une Nuits, les odeurs sont moins douces, par exemple, et plus humaines que champêtres, mais, si le nez en souffre un peu, l'œil se grise follement à voir ces formes blanches ou rouges et ces hommes aux jambes nues et ces femmes enveloppées de mousseline blanche passer d'une porte à l'autre sans bruit, comme des personnages de conte qui vivraient.³⁸

Ces impressions seront réemployées dans *Allouma*. Senteurs et parfums rejoignent les clichés féminins. La blonde campagnarde aux parfums bruts et fruités, et la brune Orientale, aux odeurs capiteuses, lourdes, chaudes, sont porteuses toutes deux de parfums aphrodisiaques, de phéromones dont les dames de la haute société, bourgeoises et aristocrates, sont dépourvues. Bien qu'opposées physiquement, ces femmes sont disponibles aux fantasmes olfactifs du narrateur, et leur corps autant de supports aux rêveries et aux réminiscences.

*

Le parfum est un piège pour les hommes à femmes, menés par le bout du nez. Trompeur, il est aussi une création intellectuelle projetée sur un corps, dans un mécanisme pré-freudien bien étudié par Maupassant. Si les personnages maupassantiens sont conduits par leurs sens vers la femme et l'amour, l'évocation du parfum grise l'écrivain, emporté par l'ivresse de l'écriture des sensations. Grâce au parfum, la prose de Maupassant se fait alors plus poétique, renouant ainsi avec sa première vocation. Succombant à la tentation, l'auteur donne à respirer au lecteur les mots qu'il écrit dans une symphonie baudelairienne, où « les parfums, les

³⁷ « Au bord de l'eau », *Des Vers et autres poèmes*, éd. citée, p. 58.

³⁸ Lettre n° 535 à Madame Émile Straus, écrite à Alger le 21 novembre 1888, dans *Correspondance*, éd. citée, t. III, p. 61.

couleurs et les sons se répondent »³⁹. Son style, loin d'être simpliste, se gorge d'images issues d'un flacon où seraient enfermées des saveurs familières et exotiques. C'est donc toute l'œuvre de Maupassant qui est à reconsidérer, après avoir pris soin de la dépouiller du vernis-carcas de simplicité dont elle fait l'objet. Le style fort et poétique n'est pas le résultat d'un travail bâclé par un rustre inculte et tout d'instinct, mais s'appuie sur des lectures et des émotions maîtrisées par une plume ferme. Un Maupassant savoureux, dont les écrits ne sont pas des fioles éventées mais attendent d'être redécouverts sans a priori afin de livrer leur véritable essence. De petits flacons écrasés par des étiquettes jaunies, collées par erreur, et qui rebutent un peu l'amateur. Maupassant emportait souvent quantité de parfums pour se donner une « symphonie d'odeurs », prélude à la création. Alors, que dire d'autre que « Enivrez-vous du parfum des mots maupassantiens ! »

Noëlle BENHAMOU
(IUT de Meaux, Université de Marne-la-Vallée)

³⁹ Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, « Correspondances ».